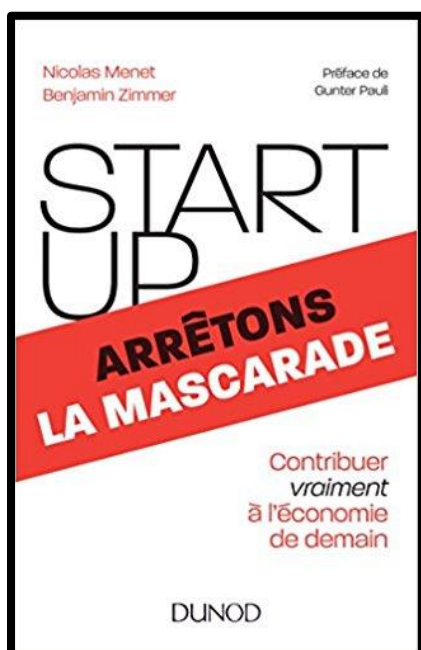

START-UP : ARRETONS LA MASCARADE !

CONTRIBUER VRAIMENT A L'ECONOMIE DE DEMAIN

Nicolas Menet, Benjamin Zimmer. Editions Dunod, 2018, 232 p.

Clémence Bougeard, Thomas Compain, Azyadé Ilès, Vanessa Munoz



PRESENTATION DES AUTEURS

Nicolas Menet est diplômé en sciences humaines et en gestion publique. En 2006 il a fondé Adjuvance, cabinet de conseil en développement d'entreprises. En 2017, il devient directeur général de Silver Valley, écosystème rassemblant les entreprises françaises productrices de biens ou de services à destination des seniors.

Il est également maître de conférences en communication et marketing stratégique.

Benjamin Zimmer est diplômé de l'École Centrale Supélec d'un doctorat en génie industriel. Sa thèse porte alors sur l'innovation auprès des seniors, marché qu'il portera en créant la Silver Valley en 2014. Il est

désormais directeur délégué et associé de la nouvelle filiale du groupe Oui Care, Silver Alliance, avec l'objectif de développer l'offre auprès des personnes âgées.

OBJET DE L'OUVRAGE

La thèse du livre pourrait être résumée par cette citation des auteurs *« la start up, comme elle est utilisée aujourd'hui est le symptôme d'une société qui va mal et qui ne prépare pas son avenir »*.

Dans cet ouvrage, les auteurs partent d'un constat : *« de nombreuses start-up ne sont ni pérennes, ni vraiment productives d'externalités positives, ni pour les usagers ni pour la société, ni pour l'environnement »*

Ils pointent alors du doigt les dysfonctionnements et limites du modèle de la start-up qui, dans sa forme actuelle, ne pourra, selon eux, survivre aux dix prochaines années. L'objet

de l'ouvrage est alors de déconstruire ce mythe qu'est la start-up tout en proposant de suivre un nouveau modèle qui pourrait être le véritable moteur d'une société créatrice de valeur.

CONTEXTE D'ÉMERGENCE DU SYSTEME DES START-UP

Les auteurs se proposent tout d'abord d'expliquer comment le système des start-up a émergé et est devenu aussi puissant.

Ils distinguent quatre facteurs socio-économiques :

La société du progrès et de la consommation : La période 30 Glorieuses a mené à la naissance d'une société industrielle où la production de biens à grande échelle et les progrès techniques et sociaux ont placé la satisfaction du bien-être individuel au cœur des préoccupations. L'influence du modèle nord-américain et toutes les réussites de la Silicon Valley fait naître l'idée que chaque individu a la possibilité de changer le monde. Pour les auteurs, le système des start-up s'est ainsi développé sur les bases d'un « *individualisme collectif* », vu comme un paradoxe entre la volonté de créer des biens ou services utiles pour les individus et de faire progresser la société et celle de vivre son rêve individuel.

La révolution numérique : avec la naissance d'Internet est apparue l'idée que tout le monde était sur un pied d'égalité, pouvant devenir un créateur de contenu. L'inventivité et l'audace sont à portée de main. La révolution numérique a ainsi donné un avantage aux *digital natives* sur les anciennes générations grâce à la maîtrise des outils digitaux. Les connaissances tout comme les marchés boursiers sont désormais à la portée de tous, la mise en relation est facilitée et accélérée.

Un contexte économique "réactif et efficace" : la crise financière de 2008 a permis de mettre en place de nombreuses liquidités sur le marché et de développer des systèmes de financement comme le capital-risque. Il apparaît alors facile pour les jeunes entrepreneurs d'obtenir des subventions pour développer leur projet.

Enfin, l'émergence du mythe du startuper : A l'image de Mark Zuckerberg, Steve Jobs ou encore Jeff Bezos, l'envie est donnée aux entrepreneurs naissants de partager à leur tour leur propre vision du monde faisant de la start-up le lieu de toutes les utopies contemporaines.

Pour les auteurs, toutes ces conditions réunies ont petit à petit permis de poser les bases du succès des start-up, devenues un « *phénomène sociétal et mondial* ». La « *start-up nation* » est désormais un idéal à atteindre pour les chefs d'État où les entrepreneurs sont l'avenir de la société. La création de start-up a ainsi évolué de 30 % entre 2013 et 2016 (INSEE, 2016). Pour les auteurs, la réussite du modèle est telle qu'on en oublie de poser

une question de fond : « Est ce que cela a une utilité, un sens profond et collectif pour faire progresser la société ? ».

LA GRANDE MASCARADE

« La mascarade, c'est que ce qui compte aujourd'hui c'est de lever des fonds, pas forcément de répondre à un besoin ».

Les auteurs posent tout le paradoxe de la situation : le besoin d'investissements urgents a poussé la mise sur le marché de capitaux en abondance de la part des cercles financiers, destinés à des start-up qui ne coûtent presque plus rien. Les développements de ces innovations sont donc essentiellement liés à des intérêts financiers privés, au détriment de l'intérêt commun et d'un développement sociétal structuré.

Ils nous expliquent également le fonctionnement de la « *private equity* », une forme d'investissement qui permet aux investisseurs d'engager leurs capitaux dans le rachat ou le développement d'une société en pleine croissance. Sur ce modèle, les start-up offrant un fort intérêt spéculatif deviennent des cibles très prisées. Ainsi, selon les auteurs, les financiers s'assurent d'une diversification de leurs portefeuilles grâce à ces actifs relativement stables et offrant bien souvent une rentabilité conséquente sur le moyen terme.

De plus, les politiques fiscales évoluent et permettent aux investisseurs plus modestes et aux « *business angels* » de prétendre à des abattements fiscaux conséquents au travers d'investissements innovants.

LA CRITIQUE DU MODELE DES START-UP

Les auteurs se demandent si le modèle des startups n'est pas finalement l'ultime utopie d'une société capitaliste à bout de souffle.

Cette relation entre dynamique privée, inertie publique et intérêt général est décrite comme « *un jeu dangereux* ». En effet, plusieurs points problématiques sont ici soulevés par les auteurs :

- La **distorsion temporelle** entre la rapidité d'évolution et de durée de vie d'une startup, la lenteur et la lourdeur administrative des organismes de financement public.
- La **différence fondamentale** de conception managériale entre l'activité privée et la supervision publique
- Le **désintérêt du secteur public** à l'encontre d'une rentabilité potentielle, engageant ainsi de nombreuses liquidités publiques « à perte »

L'ouvrage résume ces points en posant la question suivante :

« Comment gérer le travail et les salaires, dès lors qu'une organisation ne gagne pas son propre argent, mais dépense l'argent des autres ? »

Ce modèle semble donc, pour les auteurs, toucher ses limites. Pour eux, il apparaît évident aujourd'hui que les start-up ne sont en fait qu'une bulle spéculative issue de l'avènement de l'ère capitaliste. La spéculation devient non maîtrisée et ne rapporte réellement qu'aux financiers, et c'est la qualité et l'intérêt des projets qui en pâtissent.

Pour illustrer leur approche, les auteurs mettent en scène la création d'une start-up par Tom, un jeune entrepreneur novice. Au fil des différentes étapes de la création, Tom doit affronter plusieurs épreuves qui, selon les auteurs, devraient l'alerter sur la viabilité de son projet. Au lieu de cela, les acteurs qu'il rencontre (investisseurs, services publics...) le confortent dans son idée. Finalement, la start-up de Tom fait faillite au bout de deux ans, victime d'un système jugé irrationnel pour le bien commun d'après les auteurs.

SOLUTION PROPOSEE : VERS UN ECOSYSTEME A PROFITABILITE

INTEGRALE

Pour les auteurs, il est temps de repenser notre façon d'entreprendre afin de construire un véritable projet de société :

« Notre conviction est que la start up est la candidate idéale pour déployer le concept de profitabilité intégrale et pour construire un projet de société complet ».

Ce modèle repose sur plusieurs piliers :

L'économie de la fonctionnalité : Pour Menet et Zimmer, « [...] ce qui fait la valeur d'un bien n'est pas le bien en lui-même mais l'usage qu'on en fait ». Ainsi, il ne s'agit plus de produire des biens mais de proposer des services autour de ces derniers, pour en optimiser l'usage et consommer le moins d'énergie possible. L'entreprise minimise donc les dépenses qu'elle alloue à la production et au stockage des produits, ce qui lui permet d'augmenter ses marges et le nombre de ses clients.

Ce principe permet également de répondre aux défis de développement durable et d'obsolescence programmée en limitant le gaspillage.

Consommation collaborative : A l'instar de AirBnb, Uber et Blablacar, le partage ou l'échange de biens et de services permet de remettre l'humain au cœur des échanges, mais aussi de casser la relation de compétition qui existait jusqu'à présent et qui était parfois contraire à l'intérêt général.

L'économie circulaire doit être intégrée systématiquement aux projets innovants, au lieu de constituer un domaine à part entière. Il s'agit de limiter notre impact sur l'environnement, non pas simplement en polluant moins, mais en ne produisant plus de déchets. Cela passe par des initiatives très variées (réutilisation ou recyclage de produits et de composant, système de consigne...) qui peuvent correspondre à tous les types d'activité.

La planification et l'organisation des réponses aux besoins : Pour les auteurs, il ne faut plus attendre des marchés qu'ils se régulent d'eux-mêmes, mais étudier et planifier la demande afin que l'offre réponde à un réel besoin plutôt qu'à une quête d'innovation pure, et ce de la manière la plus adaptée et responsable possible. L'utilité dicterait l'offre et la demande. Une fois les besoins identifiés, ils doivent être priorisés, et les porteurs de projets, accompagnés. En effet, si pléthore d'initiatives semblent intéressantes et innovantes, Menet et Zimmer estiment qu'elles ne sont pas toutes de la même importance et que le soutien financier pouvant leur être apporté étant limité, les grandes questions d'intérêt général (environnementales, par exemple) doivent être la priorité des investisseurs.

La coopération entre une multiplicité d'acteurs : Pour les auteurs, il est important qu'une pluralité d'acteurs, issus de tous les horizons travaillent ensemble à l'élaboration et au suivi des projets.

Selon eux, la confrontation de leurs points de vue peut apporter une nouvelle compréhension du projet. Deuxièmement, elle permet de mieux appréhender l'intérêt et la faisabilité d'une initiative, via un suivi et des conseils plus diversifiés que s'ils émanaient de consultants spécialisés dans le domaine des start-up (incubateurs, pépinières etc.). Les auteurs nous assurent que cette coopération entre des acteurs très différents permettrait d'instaurer des liens de confiance entre eux, ce qui faciliterait la pérennité de l'écosystème.

NOTRE POINT DE VUE SUR LE LIVRE

L'ouvrage permet de dresser un portrait complet du système des start-up. Les auteurs développent le contexte qui a permis sa croissance, tout en mettant en lumière ses enjeux et ses risques. Il permet de prendre du recul et d'adopter un point de vue différent de celui habituellement vanté par les médias et les politiques, et ancré dans l'imaginaire courant.

L'ouvrage est peu complexe, le cheminement de pensée des auteurs est clair et facile à suivre : on peut voir qu'ils sont connaisseurs du sujet, grâce à leur expérience.

Il faut cependant attendre la fin de l'ouvrage pour trouver une vraie définition, selon leur point de vue et leur solution, de la start-up. Tout au long du livre, celle-ci ne connaît pas de réelle définition, mais plus des bribes de leurs caractéristiques.

Les auteurs ne se contentent pas de déconstruire le modèle des start-up, mais proposent une réelle solution, pour assurer la viabilité du système, et illustrent leurs propositions avec des exemples concrets.

Cependant, l'exemple du cas de Tom, qui constitue un chapitre complet de l'ouvrage, nous a semblé caricatural sur certains points, sûrement dû au fait que nous avons suivi un cours d'entrepreneuriat qui nous a permis d'avoir une expérience sur la construction d'entreprise.

Finalement, dans une « *start-up nation* », où ce nouveau modèle fait rêver, où le « *mythe* » est entretenu, de plus en plus d'ouvrages ouvrent le débat et permettent une critique, un désenchantement des start-up, comme par exemple « Bienvenue dans le nouveau monde. Comment j'ai survécu à la *coolitude* des start-up » (2017) de Mathilde Ramadier.